

## « Je ne vous ai épargné aucun détail<sup>1</sup> »

« À vous qui aimez les détails, Madame [...] »  
(Lettre de Bussy-Rabutin, 21 octobre 1646)

La plume de Mme de Sévigné était fine, incisive, pointue ; elle était taillée pour les détails.

Lorsque Mme de Sévigné n'avait pas de lettre de sa fille à laquelle répondre, elle disait qu'elle écrivait « sur la pointe d'une aiguille », c'est-à-dire sur tout et rien, se laissant aller, faute de mieux, aux détails des choses ordinaires : « Cette lettre du vendredi est sur la pointe d'une aiguille, car il n'y a point de réponse à faire et, pour moi, je ne sais point de nouvelles » (17 avril 1671, p. 151). En réalité, ce régime de la correspondance n'est pas exceptionnel : les lettres viennent toutes aboutir à la pointe de l'aiguille. Pas une, en effet, qui ne contienne des détails, et quelquefois à foison. L'épistolière les pique çà et là dans la prose du monde ; elle les prélève aux événements, petits ou grands, qui entrent dans son existence, puis elle les monte en épingle pour alimenter les échanges avec sa fille et lui plaire.

Le spectre d'emplois des détails est largement ouvert. Saisissant l'accident d'un geste, retenant la fantaisie d'une conduite, la particularité d'une circonstance ou notant la vie comme elle est, banalement émouvante, la correspondance amasse et offre des provisions de détails. Elle fourmille de ces menues choses que l'on pourrait croire inessentiels mais qui tissent pourtant la trame des lettres. La marquise ne se prive de rien, tant que le détail choisi et proposé à lire réussit à faire sens pour sa fille. Sans doute faut-il savoir le placer, l'exploiter et le faire sentir, mais il suffit quelquefois aussi de le laisser venir et de le déposer au fil de la plume, comme il s'est imposé : un rhume (p. 94), une colique (p. 204), des petits œufs frais à l'oseille (p. 153), le tissu d'une robe de chambre (p. 164), des oranges douces (p. 210), des puces (p. 240), un peu de brouillard et pas mal de pluie<sup>2</sup>, dix louis d'or à la nourrice (p. 136), trois ou quatre rossignols qui chantent pendant qu'on écrit (p. 170), le bandeau de deuil de Mme de Rambures (p. 192), les deux bosses de Courcelles qui l'ont empêché de mettre sa perruque (p. 76)<sup>3</sup>, et même la saveur de quelque trouvaille langagière, voilà prélevé au hasard ce que Mme de Sévigné retient et a envie d'écrire à sa fille.

L'art d'agrémenter une description ou une narration d'éléments singuliers et *a fortiori* l'envie de prendre en considération l'infra-ordinaire entrent mal dans les habitudes du siècle, en particulier en sa seconde moitié. On connaît au Chant I de l'*Art poétique* le reproche adressé par Boileau à l'écrivain « trop plein de son sujet », qui détaille à l'infini ses descriptions et ennuie de son bavardage les lecteurs : « Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile, / Et ne vous chargez point d'un détail inutile » (v. 59-60). Les poétiques classiques se

<sup>1</sup> Lettre du 12 janvier 1683 Le texte qui suit reprend une réflexion ouverte dans un article précédent : « Les lanterneries de Madame de Sévigné », *Madame de Sévigné. Provence, spectacles, « lanternes »*, Actes du colloque international du Tricentenaire de la mort de Mme de Sévigné (29 mai - 1<sup>er</sup> juin 1996), Association d'action culturelle des châteaux départementaux de la Drôme, 1998, p. 213-222.

<sup>2</sup> Voir Marine Ricord, « “Parler de la pluie et du beau temps” dans la Correspondance de Mme de Sévigné », dans *La Pluie et le Beau Temps dans la littérature française. Discours scientifiques et transformations littéraires, du Moyen Âge à l'époque moderne*, dir. K. Becker, Paris, Éditions Hermann, coll. Météos, 2012, p. 169-191.

<sup>3</sup> Lettres respectivement du 11 mars, 7 juin, 17 avril, 24 avril, 10 juin, 8 juillet, 8 avril, 29 avril, 17 mai, 20 février.

méfient des détails, jugeant, au nom de principes normatifs, qu'ils font courir au texte le risque de déstabiliser sa cohérence en arrêtant la lecture ou en l'entraînant dans ses expansions. Encore Boileau prend-il soin, dans les vers cités, de ne reprendre l'*Alaric* de Georges de Scudéry que sur ses excès ekphrastiques, car, pour le reste, le roman, par l'effort de sublimation qu'il conduit, évite scrupuleusement, comme on s'en doute, les considérations sur la pluie et le beau temps et toutes les trivialités de la vie quotidienne. Cependant la lettre s'avère un lieu textuel dans lequel le détail reste tolérable et en somme plutôt attendu. On trouvera ainsi, dans les manuels, l'idée que « dans le style épistolaire, tout détail a bonne grâce<sup>4</sup> » et sans doute faut-il plus généralement rattacher cette liberté (elle demeure néanmoins surveillée) au goût mondain qui apprécie les modalités du piquant et cultive les exercices de l'esprit de finesse<sup>5</sup>.

Ce qui apparaît toutefois comme la spécificité des lettres de Mme de Sévigné est qu'elles *systématisent* le recours aux détails et aux données simples de l'existence. Elles ne les réduisent ni à leur fonction ornementale ni à leur statut simplement informatif ou référentiel. Mme de Sévigné les charge de donner vie à la correspondance et de lui garantir un fonds de matière pour qu'à aucun moment le commerce épistolaire ne soit, si on peut dire, en rupture de stock. Le soin que Mme de Sévigné prend à entretenir ce système est proportionné à la passion qu'elle a d'écrire, et d'écrire à sa fille. Le détail est ainsi affecté d'un fort coefficient émotif, il est le symptôme d'une obsession qui parle de l'absence et il concourt au deuil de la perte mené par les ressources de l'écriture. C'est en tant que sujet pathétique que Mme de Sévigné s'exprime dans les détails, foyer du message de la douleur et du désir. Cette subjectivisation extrême de la lettre combinée au systématisme des détails a pour conséquence de conférer à ces derniers une identité littéraire ou poétique. En ne cessant d'affirmer de lettre en lettre « ce détail, c'est moi ta mère qui t'écris », Mme de Sévigné définit la nature et l'intention du détail : elle le signale comme une manière d'écrire, une manière d'écrire qui lui correspond et qui accorde à l'accessoire une valeur centrale. Ce caractère accessoire est, pour Mme de Sévigné, celui de la vie elle-même, notée dans le détail et retenue par l'écriture comme éminemment digne d'être lue. Cette promotion conduit l'épistolière à approcher ce que Roland Barthes a pu reconnaître et lui-même désirer comme une forme de « romanesque sans le roman<sup>6</sup> ». C'est sur ce romanesque de la lettre, par ses détails, que je conclurai, dégageant alors dans les lettres ce que Roland Barthes nomme encore « une erratique de la vie quotidienne, de ses passions et de ses scènes<sup>7</sup> ».

<sup>4</sup> Louis Philipon de la Madelaine, *Modèles de lettres sur différents sujets, choisis dans les meilleurs auteurs*, Lyon, P. Bruyset Ponthus, 1767 [nouvelle édition], p. 8-9.

<sup>5</sup> On rappellera toutefois la position de Denis-Marius Perrin, dans la préface à sa première édition des lettres, en 1734 : « Je me crus autorisé à supprimer quelques détails ou purement domestiques ou peu intéressants pour le public. »

<sup>6</sup> Roland Barthes, *Le Grain de la voix : entretiens 1962-1980*, Paris, Seuil, 1981, p. 124. Voir Marielle Macé, « Barthes "romanesque" », paru dans *L'Information littéraire* (LI, 4, octobre-décembre 1999, p. 42-51) et repris à l'adresse suivante : <http://www.fabula.org/forum/barthes/18.php>

<sup>7</sup> Roland Barthes, « Texte à deux (parties) », dans *Œuvres complètes*, éd. É. Marty, t. III, Paris, Seuil, 1995, p. 763.

## Le commerce de(s) détails

Dès le début de la correspondance avec sa fille, la marquise pose en principe que les lettres exigent les détails. Ils participent du pacte épistolaire élaboré au cours des premiers courriers et développé ensuite :

Vous savez que nous avons réglé que l'on hait autant les détails des gens que l'on n'aime guère qu'on les aime de ceux que l'on aime beaucoup ; c'est à vous à deviner de quel nombre vous êtes auprès de moi.  
(27 février, p. 85)

La pratique de la lettre, l'affection qui la sous-tend légitimement, par accord mutuel, que l'on s'entretienne de détails.

Quelles que soient les circonstances, ils ont leur raison d'être. Si les nouvelles valent la peine, elles demandent alors d'être traitées dans leurs moindres détails (elles n'en auront que plus de relief et de sel). Et si, malheureusement, il y a « disette de sujets », comme doit le confesser la marquise dans sa lettre du 22 juillet 1671 (p. 253), on sera heureux de compter sur quelques « beaux détails » pour compenser le déficit d'événements et poursuivre l'échange. Car rien n'est plus important que de maintenir le contact et de relancer sans cesse l'écriture. Les détails répondent à l'inquiétude de n'avoir rien à dire ou d'être un peu court et, tout au contraire, ils aident à maintenir la correspondance dans la dynamique d'une conversation à bâtons rompus, intarissable. Eux, ils ne feront jamais défaut. Avant d'être les gages de la qualité des lettres, ils garantissent une certaine quantité d'écriture qui favorise le bon fonctionnement du commerce épistolaire. Leur présence est donc d'abord indexée sur une valeur d'échange et sur la possibilité d'alimenter, sans interruption, le flux des lettres.

Comment supporter en effet de n'être plus en mesure d'approvisionner la correspondance ? On lira volontiers entre les lignes de l'histoire du « pauvre Vatel » (26 avril) cette angoisse de la pénurie à l'humiliation de laquelle le cuisinier répond par son suicide et qui, sur le plan de l'écriture, saisit la marquise à chaque lettre. Vatel ne survit pas au manque de la mer, la marquise ne pourrait supporter celui de sa fille<sup>8</sup>. Pour expliquer les circonstances qui ont entraîné Vatel à se passer l'épée « au travers du cœur », solution désespérée au tragique de la perte, Mme de Sévigné prend, elle, la plume ; elle exorcise par le geste d'écrire la folie de Vatel, qu'elle reconnaît être, intimement, un peu la sienne. Elle fait alors courir l'écriture, emplit sa lettre de détails.

En vérité, elle rédige même deux lettres, l'une au moment de faire son paquet le 24 avril au soir ; l'autre deux jours plus tard, le 26, afin de reprendre « l'affaire en détail ». Voyant que la marée n'arrive pas, Vatel interroge un petit pourvoyeur qui lui apportait seulement deux charges : « Est-ce là tout ? » La marquise, elle, ne se résout pas à l'insuffisance de son premier courrier. Le 24, elle n'a pu dire que ce qu'elle savait, peu de choses en fait, l'essentiel certainement : « [...] je pense que vous trouverez que c'est assez. » Mais l'épistolière considère, quant à elle, que ce n'est pas assez, vu l'importance de cet événement spectaculaire et surtout le profit narratif qu'elle sent pouvoir en retirer pour intéresser sa fille. Elle y revient donc, après avoir pris ses renseignements : elle peut désormais tout raconter, en insérant les plus infimes précisions, en approfondissant

<sup>8</sup> Pour reprendre l'heureuse formule de Patrick Laudet, « Le suicide de Vatel », dans *Les Plus Belles Pages de la littérature française. Lectures et interprétations*, Paris, Gallimard, 2007, p. 135.

l'anecdote selon la plus minutieuse des comptabilités et avec le plus extrême soin, en y ajoutant sans doute, emportée par le plaisir de conter, quelques exagérations. Elle est capable par exemple de dire à sa fille l'enchaînement exact des épisodes, les paroles et les réactions de chacun, mais aussi le prix du feu d'artifice gâché (seize mille francs), la quantité de charges apportées par le pourvoyeur (2), le nombre de nuits pendant lesquelles Vatel n'a pas dormi (12)... Elle sait avec exactitude comment Vatel s'est suicidé (en disposant son épée contre une porte) et combien d'essais il lui a fallu avant de réussir (3), et elle parvient même à parfumer cette histoire sanglante de l'odeur des jonquilles qui, d'après la fin de son récit, ont envahi l'air du soir après le drame.

Mme de Sévigné voudrait convaincre sa fille de suivre son penchant pour les détails. Dans l'intérêt commun, il faudrait que Mme de Grignan écrive les lettres que sa mère aimerait recevoir : « Voilà bien des détails, mais parce que je les aimerais en pareille occasion, je vous les mande » (26 avril, p. 168). Mme de Sévigné prodigue ses encouragements afin que sa fille souscrive sans réticence au pacte des détails. Or l'attitude de la comtesse est hésitante. Tantôt elle réjouit sa mère qui la voit si bien réagir à ses bagatelles (en ces occasions, le détail remplit à merveille sa fonction phatique, de mise en contact, et sa fonction indicielle, de preuve du désir d'écrire). Tantôt elle paraît retenir son écriture ; elle refuse de se jeter à corps perdu dans l'enregistrement de ces petites choses qui égaient si bien le courrier et qui invitent à en offrir à son tour, selon la logique de surenchère du plaisir qui a cours quand on s'aime.

On voudrait quelquefois quelque chose de plus. Je parle en général, car pour moi, je trouve toujours que vous m'en dites assez. Vous ne sauriez trop dire de détails pour me contenter ; tout m'est cher, tout m'est agréable. (7 juin, p. 207)

Ailleurs, la demande se fait plus insistante :

Je sais que vous y aurez trouvé bien du monde ; à moins que les honneurs, comme vous m'en menacez, changent les mœurs, je prétends de plus grands détails. (4 mars, p. 90)

On ne saurait réduire les détails ; ils sont à dépenser sans compter, leur excès est même nécessaire pour prévenir le silence ou toute velléité d'économiser la parole qui condamneraient l'échange. On relira à ce sujet, à la façon d'une petite fable, la description de cette pyramide de fruits si imposante qu'elle oblige les convives, s'ils veulent se dire quelque chose, à s'écrire d'un côté de la table à l'autre. De ce détail de la lettre, dont Mme de Sévigné fait longuement cas, retenons l'idée d'une abondance qui nourrit l'activité d'écrire (5 août, p. 267).

Cette abondance de l'accessoire n'a d'égal que la variété des termes qui le nomment : *détails* est le plus fréquemment employé, mais aussi dans une extension sémantique plus large *lanternes* ou *lanterneries*, *fagots*, *fadaises*, *landes*, *bagatelles* ou *balivernes*... Ces vocables apportent chacun leurs nuances. Certains sont familiers, voire volontairement péjoratifs, d'autres connotent le plaisir de la conversation, tel *bagatelles* ; d'autres sont d'usage courant, ou plus idiolectiques comme *lanternes* ou *lanterneries*. Toutefois, au-delà des variations sémantiques, la récurrence et la diversité du lexique fixent un paradigme qui

détermine l'un des traits caractéristiques des lettres et l'un de leurs attraits les plus forts dont témoigne la gamme des expressions.

De même, tous les détails ne semblent pas exactement de même nature : quelques-uns émaillent la correspondance par leur relative insignifiance, directement empruntée à la littéralité du vécu, tandis que d'autres épicient une relation ou une gazette enlevée. Détails d'une histoire, détails du quotidien, détails d'une affaire, autant de différences d'intérêt et de prix, même si tous ont en partage d'être tirés du réel. Pareillement, on serait tenté de distinguer des modes de présence et d'exploitation des détails : l'épistolière se contente de les noter, ou bien elle en relève un par quelque trait d'esprit ou quelque expression heureuse ; ailleurs encore, elle les multiplie et les dispose pour monter son récit et lui conférer toute sa séduction.

En réalité, quelle que soit la vérité de ces distinctions et de ces catégories, Mme de Sévigné n'oppose ni ne sépare intensité et frivolité du détail ; elle les situe sur un même plan de signification, nivelé par le désir d'écrire : « Il est vrai qu'il ne faudrait s'attacher à rien, et qu'à tout moment on se trouve le cœur arraché dans les grandes et les petites choses » (20 septembre, p. 314). Il n'existe pas de détails banals puisqu'ils sont choisis pour l'autre, mais en même temps tout détail doit continuer de faire entendre quelque chose d'inessentiel par quoi il est une des marques de la correspondance intime entre mère et fille.

Les hiérarchies de signifié entre les détails et les différences dans la manière de les écrire ne sauraient donc masquer ce qui détermine, plus profondément, le rapport que Mme de Sévigné entretient avec eux. Car quels qu'ils soient, quelle que soit leur intensité, les détails de la correspondance sont indispensables au projet d'écrire : la lettre n'existe pas sans eux. L'épistolière les constitue en un véritable système dont le désir est le principe, un désir converti en besoin.

Leur prolifération est effectivement organisée autour d'un régime obsessionnel. La première de ces obsessions consiste à retenir tout ce qui pourrait soutenir la correspondance, en récupérant le maximum d'éléments et en s'enquérant auprès de ceux qui savent les affaires. Il s'agit de « posséder bien les détails », selon la formule de la lettre du 10 juin (p. 210), appliquée à l'affaire des oranges douces de Vitré. Mme de Sévigné cultive sa sensibilité aux détails, elle les glane et les rassemble selon une activité qui finit par occuper totalement l'existence réelle désormais régie par les impératifs de l'existence épistolaire. Dans cette économie du détail, Mme de Sévigné entend ne rien épargner à sa fille : « Vous n'avez pas trop affaire de ce détail, mais c'est la nouvelle du pays, il faut que vous en passiez par là » (30 septembre, p. 323). Et si nécessaire, d'autres apporteront des précisions supplémentaires qui complèteront ce que les lettres abordent, composant ainsi un vaste réseau de circulations et de diffusions de l'information qui met les proches à contribution : « Tout ceci est extrêmement vrai ; M. de La Rochefoucauld me le vient de conter. J'ai cru que vous ne haïriez pas ces détails » (23 décembre, p. 374).

Tout dire est l'engagement de la marquise. Mais le contrat est réversible, car Mme de Grignan ne saurait, de son côté, retenir aucun détail pour satisfaire la curiosité de sa mère, son insatiable et presque abusive curiosité : « Vous contentez ma curiosité sur mille choses que je voulais savoir » (27 mars, p. 122). Mander des détails implique d'en demander et d'en recevoir, jusqu'au plus privé et même au plus secrètement préservé : habits portés, coiffures, affaires d'argent, état des grossesses, maladies...

Or, malgré les encouragements de Mme de Sévigné, Mme de Grignan est avare de détails. Elle a tendance à ne pas suffisamment développer ses histoires ; elles ne se laisse pas aller aux lanterneries. Elle se prive alors du double plaisir spécifique qu'elles procurent, celui de les écrire et celui de les lire, et même de les relire. Les détails engagent en effet un mode de lecture, valable aussi pour nous, lecteurs modernes, qui pousse à revenir aux lettres et, en somme, à ne plus les quitter. Ils rendent possible de ne jamais épuiser le sens, promettant à chaque relecture grâce à leur puissance évocatoire de nouvelles surprises ; ou bien leur pertinence est telle que les retrouver ne pourra qu'augmenter la sensation de leur évidente exactitude.

Mme de Grignan n'est pas aussi sensible que le voudrait sa mère au petit bonheur des suppléments qu'apportent les détails et que l'épistolière voit, pour sa part, comme un signe rassurant de la relance continue de l'écriture, mais aussi comme la certitude du temps passé à écrire. Car pour se laisser aller aux détails, il convient de consentir à la durée ; l'art des lanternes suppose l'aptitude à lanterner. Mme de Sévigné en appelle à la paresse de sa fille, qu'elle fait parler en une étonnante prosopopée pour se plaindre que le Devoir et la Raison entravent le « temps de lire des lanterneries » (3 mars, p. 87). De les lire, et de les écrire afin que la lettre dépende uniquement de l'envie irrésistible de bavarder, de faire tourner le langage sur lui-même en toute euphorie. Les détails imposent ou traduisent un mode d'écriture attaché à dire à quel point on aimerait sans fin parler à l'autre, parce qu'on a toujours quelque chose à lui dire, aussi discret et futile soit-il : « Ma chère enfant, que dites-vous de l'infinité de cette lettre ? Si je voulais, j'écrirais jusqu'à demain » (29 avril, p. 173).

Mme de Sévigné se moque pourtant de sa propension au bavardage et aux bagatelles, et elle fait régulièrement part à Mme de Grignan de sa gêne à l'égard des détails. Elle se demande s'il est bienséant d'en fournir autant, elle s'excuse un peu d'y céder comme à un mauvais penchant et elle espère ne pas ennuyer sa fille par leur surabondance qui pourrait outrepasser la mesure du convenable : « Quand je relis mes lettres, je suis toujours tentée de les brûler en voyant les bagatelles que je mande » (6 septembre, p. 301). « Voilà de beaux détails », écrit-elle pour prévenir tout reproche et ajouter, par ce commentaire, une distance amusée vis-à-vis d'elle-même qui doit aussi inspirer la tendresse (p. 187, voir également p. 168, 253). L'épistolière sait que l'unité de ses lettres est menacée par la multiplication et la juxtaposition des petits faits. Dans la lettre du 10 juin 1671, elle se reconnaît insensée d'écrire ainsi « toutes ces rapsodies » (p. 213) ; sans doute, comme elle l'affirme, condamne-t-elle les « gens qui mandent tout » et méprise-t-elle les « petits événements ». Cependant, aussitôt après cette affirmation, elle se livre à de scrupuleux et détaillés calculs de fortune qui l'obligent à confesser à sa fille qu'elle ne peut se résoudre à taire la moindre parcelle de son existence particulière : « Mais n'admirez-vous point où ma plume me jette ? » (p. 211) Car rien ne dément cette tendance profonde de la correspondance aux lanternes et aux badineries, et les pudeurs de la marquise accentuent bien au contraire une audace ou une faiblesse que seules une mère et une fille peuvent s'avouer et se pardonner, comme une liberté qu'elles s'accordent privément. Les réserves de la marquise sont des formules de dénégation (je sais bien mais quand même...), elles indiquent au contraire, sur le mode de la litote, à quel point les détails sont décidément irrésistibles. Mme de Sévigné se donne bien pour loi de ne rien « entièrement bannir de la conversation » à condition toutefois que le « jugement et les occasions y fassent entrer tour à tour ce qui est le plus à propos » (27 mars,

p. 122) ; mais en réalité, tout est à propos, tout est pertinent pour qui se trouve dans la nécessité vitale d'écrire.

Mme de Sévigné demande à sa fille :

Défaites-vous de cette haine que vous avez pour les détails. Je vous l'ai déjà dit, et vous pouvez le sentir : ils sont aussi chers de ceux que nous aimons qu'ils nous sont ennuyeux des autres, et cet ennui ne vient jamais que de la profonde indifférence que nous avons pour ceux qui nous importunent. (28 juin, p. 224)

La règle énoncée ici respecte moins les usages de la conversation qu'elle ne traduit, avant tout, le sentiment profond ; elle fait définitivement reposer le protocole épistolaire sur la tendresse, une tendresse tendue vers la passion. Les détails ne sont pas accessoires pour l'affection ; ils sont le rappel émotif du lien à l'autre ; leur valeur est comparable au fétiche amoureux.

### Mélancolie et divertissement

L'inquiétude du tarissement, de la rupture et du silence dont les détails sont apparemment les remèdes a pour arrière-plan un épisode traumatique, d'où naît la correspondance et dont l'affaire Vatel est la résonance figurée. Cette scène est tout simplement celle du départ qui laisse la mère le regard sidéré par une chambre vide, aux portes ouvertes : « [...] je vis tout démeublé, tout dérangé » (6 février, p. 55). De ce vide premier, de cette effraction, les détails sont encore et toujours les signes : ils attestent l'absence dans la mesure exacte où il faut écrire des lettres, qui ont besoin de tous les détails possibles pour faire tenir la parole échangée. Le monde de la marquise semble s'effondrer ce jour de février 1671 où se scelle l'éloignement ; le détail en est la trace ou l'empreinte ; il est la petite ruine d'une vie désormais détaillée, selon l'étymologie du mot *détail* : fractionnée, disloquée, mise en pièces.

Les détails sont originellement pathétiques. Ils indiquent que tout ce que la mère vit désormais, elle le vit sans sa fille. Ils rappellent que l'intimité ne peut plus être partagée sur le moment où on le voudrait et qu'elle sera inévitablement différée. Le retard de ce qui est écrit sur ce qui est vécu, cette déchirure du temps qui fend le cœur, chaque signe accessoire, donnée ténue d'une histoire ou pure lanternerie, en est le témoin. On pourrait ici, pour expliquer la gravité affective de ces riens qui ponctuent les lettres, évoquer, en la déplaçant légèrement, la notion de *punctum* dont Roland Barthes a fait l'un des régimes sensibles de son approche de la photographie, dans *La Chambre claire* : « Le *punctum* d'une photo, c'est ce hasard qui, en elle, *me point* (mais aussi me meurtrit, me poigne)<sup>9</sup>. » Une matière, un vêtement, un objet partiel, un éclat, finalement donc un détail est ce qui dans la photographie peut faire *punctum* : point, piqûre, trou, tache, discrète coupure, Roland Barthes dévide le paradigme étymologique du mot et déploie ainsi la dimension pathétique de son rapport à certaines photographies. Il pointe, à travers l'intensité de présence de ces détails qui lui sautent aux yeux et presque le blessent, en quoi chaque photographie regarde toujours de son illusoire présent le temps disparu. Il en est de la lettre comme de la photographie, elles font

<sup>9</sup> Roland Barthes, *La Chambre claire. Note sur la photographie*, Paris, Cahiers du Cinéma - Gallimard - Seuil, 1980, p. 49.

toutes deux percevoir par les détails que « cela a été » et que cela n'est plus, ou dans le cas de la lettre que cela n'a pas pu être vécu ensemble, en même temps. Par conséquent chaque détail ne peut que répéter, comme dans un souvenir dont il est l'encoignure, le passage du temps et l'insaisissable présence de soi à l'autre, perdue à jamais.

En une dimension peut-être plus radicalement défective encore, Mme de Sévigné déclare à travers les lanterneries et autres bagatelles que son existence est revenue à sa médiocre quotidienneté, surtout aux Rochers : « Notre solitude nous fait la tête si creuse que nous nous faisons des affaires de tout » (30 septembre, p. 324). La marquise doit se contenter de cette banalité qu'est la vie sans l'autre et c'est cet évidemment existentiel qui se déclare, non sans une sourde violence. Le détail est le fragment d'un discours ou discours en fragments dans lequel est audible la fracture amoureuse qui a disloqué la vie et dispersé son sens. Sans doute, sur ce plan, entre-t-il aussi dans une pragmatique du reproche et de la culpabilisation. Raconter à l'infini les détails est la façon qu'a Mme de Sévigné de remémorer à Mme de Grignan, pour l'affecter à son tour, qu'elle l'a quittée et qu'elle lui manque.

Et néanmoins, assurément, l'épistolière attend des détails qu'ils l'arrachent à la mélancolie. Car en eux opère une double force de présence qui compense, répare peut-être l'absence dont ils procèdent, quoique sans jamais l'effacer complètement. Un premier effet de présence tient à leur caractère indiciel. Car, quelle que soit leur intervention dans la lettre, ils y produisent un effet de réel. Même avec retard, la vie se redonne quand même dans la lettre, elle se re-présente et avec d'autant plus de puissance d'impression que les détails savent transmettre le retentissement du vécu. Plus ils abonderont, plus ils auront l'air d'avoir été directement, négligemment empruntés à l'existence et plus cette existence redonnée dans la lettre aura, selon l'expression de la marquise, un « caractère de vérité » (11 février, p. 61). Et s'ils semblent avoir été davantage préparés, disposés avec calcul, étudiés pour leur effet, alors ils auront le pouvoir de rendre plus saisissante encore cette vérité.

Il s'agit, par la lettre, d'obtenir un double effet de proximité :

– proximité de la lettre avec la vie quotidienne de celle qui écrit (et pour cela, il faut écrire beaucoup, chaque jour et plusieurs fois par jour, que les courriers partent bien en sorte que la vie écrite soit presque dans le temps de la vie vécue et que les détails conservent donc encore leur actualité) ;

– proximité aussi de la lettre reçue avec le temps de son écriture (d'où toujours la nécessité de conjurer les retards de distribution et de réduire les espacements temporels entre écriture et lecture).

Ainsi chaque détail devrait idéalement restituer l'existence en sa trace fidèle ; il devrait, malgré le délai supplémentaire de la réception, avoir la faculté de reproduire l'événement comme un présent et il devrait encore évoquer le moment de l'écriture avec une telle prégnance que la lectrice sera mise dans la situation troublante d'entendre celle qui lui écrit comme si elle lui parlait tout à côté d'elle. Telle est la force des détails : présentifier la réalité habitée et écrite, faire en sorte que les nouvelles aient toujours une étonnante fraîcheur et que l'écriture soit une voix vive.

L'on comprend encore pourquoi il est si important que les lanternes et les faits discrets abondent : leur quantité rapproche la lettre du mouvement, des aléas de l'existence et elle la rend vivante, et peut-être plus vivante pour l'épistolière qui s'arrache par l'obligation qu'elle s'est faite de tout dire au vide et à la solitude. En somme, la lettre remplit la chambre

démeublée du départ, elle la comble des mille choses vues et senties et presque littéralement puisque au hasard des lettres, dans le cadre d'une économie domestique auquel la marquise accorde du prix, s'amassent vêtements, lits, portraits... Tout un monde d'objets (re)meublent la correspondance.

Mais, bien qu'étroitement liés au réel qu'ils incarnent, les détails ont aussi vocation à détourner Mme de Sévigné de la réitération élégiaque du manque et de la profération amoureuse. Ils remplissent une fonction de divertissement valable pour l'épistolière comme pour sa fille : « Je me jette à corps perdu dans les bagatelles pour me dissiper », avoue la marquise (6 mai, p. 180) ; et ainsi elle trouve le moyen d'éviter le ressassement mélancolique qui finirait par ne faire entendre que la seule note du chagrin et risquerait d'accabler d'ennui la comtesse. Le souci d'enregistrer les détails dégage alors une autre parole qui apaise et qui recherche la gaieté : « Il faut se consoler et s'amuser en vous écrivant » (20 février, p. 73). Les lanterneries font penser à autre chose. La légèreté qu'elles introduisent dans les lettres, parfois leur excentricité qui déroutent la conduite de l'écriture participent de la volonté affirmée de faire de la lettre un texte de plaisir à la palette très large.

L'épistolière ne dédaigne pas l'incongru et la fantaisie, car le détail condense facilement l'effet comique s'il vient, un peu en décalage, souligner un ridicule, ou par une subtile discordance, manifester une extravagance : la « saleté » de manches du Chevalier par exemple qui font « un bel effet à table » (et dans la lettre) en emportant tout sur son passage (19 août, p. 282), la mule que Mme Guitaut a perdue dans l'incendie de sa maison, et dans le même épisode la poitrine potelée du secrétaire ou la petite jupe de Mme de Vauvineux (20 février, p. 75). La marquise relate méticuleusement le désastre qui, comme la chambre démeublée de la comtesse, anéantit une partie des pièces de la maison Guitaut, jusqu'aux lettres précisément dont le couple a grand regret ; mais son ton guilleret détonne et la prolixité des détails, certains franchement déplacés, donnent l'impression que l'épistolière désinvestit la scène de son tragique. Elle protège ainsi sans doute le trouble que l'épisode, on peut le penser, suscite en elle et lui oppose une sorte de désinvolture salutaire mise au service du jeu littéraire.

Cela étant, même s'il le fait avec pudeur, de manière oblique ou par le contrepoint du sourire voire du burlesque, le détail continue d'affirmer le message amoureux, et avec l'insistance de sa profusion. Il doit être entendu comme un trope conversationnel grâce auquel, l'air de rien avec les petits riens de la vie et l'inessentiel des circonstances, la marquise dit ce qui lui tient le plus à cœur :

Voilà bien des lanternes, ma pauvre bonne. Mais toujours vous dire que je vous aime, que je ne songe qu'à vous, que je ne suis occupée que de ce qui vous touche, que vous êtes le charme de ma vie, que jamais personne n'a été aimée si chèrement que vous, cette répétition vous ennuerait.  
(15 juin 1680)

Les lanternes disent toutes « je vous aime », troublant ainsi la présence de l'inconscient dans la correspondance. On peut très bien à partir du détail d'une lettre, en y regardant de plus près, remonter aux désirs exacts de l'épistolière, mais cette révélation est un peu un leurre<sup>10</sup>.

<sup>10</sup> Voir Laure Depretto, « La "Lettre à l'Ermitte" ou le détail scandaleux. Pour une microlecture des *Lettres* de Madame de Sévigné », *Complications de texte : les microlectures*, n° 3 de *Fabula LHT (Littérature, histoire, théorie)*, 1<sup>er</sup> septembre 2007, URL : <http://www.fabula.org/lht/3/Depretto.html>

Car les détails, au lieu d'être les voies détournées ou les points de condensation de la psyché, comme le freudisme nous y a habitués, sont bien prévus pour dire, de mille manières, ce qui ne peut se déclarer directement et toujours mais qui se dit néanmoins sans arrêt (le dit envahissant alors le non-dit) : l'amour fou d'une mère pour sa fille (peut-être, simplement, les lettres inventent-elles cet amour...).

### **Le détail, fragment d'un discours subjectif (de l'intime au littéraire)**

« C'est bien une marque de votre amitié, ma chère enfant, que d'aimer toutes les bagatelles que je vous mande ici » (5 juillet, p. 233). La passion de l'accessoire, circonstances particulières ou fadaïses, définit la scénographie du désir d'écrire. Le détail est élu pour celle à qui l'on écrit, quand bien même la lettre serait lue par d'autres ; il a été relevé et mis en œuvre pour lui plaire, pour la toucher, presque littéralement : « Vous croyez bien que je n'oublie rien de ce qui vous touche » (10 avril, p. 143). Le détail envoyé et reçu témoigne de l'affection, affection particulière, exclusive. En ce sens, l'épistolière veut qu'il soit digne de l'autre, même s'il est futile et justement parce qu'il est futile puisque personne ne pourrait aussi bien l'entendre. Au cours de la lettre, les lanterneries sont chères parce qu'elles font sens pour leurs destinataires et parce qu'elles participent du texte complice d'une existence désormais écrite ensemble.

Le détail suscite idéalement la connivence : sa densité allusive entre parfaitement dans les stratégies d'économie de la parole et d'intensification de l'implicite, propres à l'énonciation familière. Par l'arrière-plan de réalité commune qu'il remémore, par l'humour partagé que souvent il traduit, il fonde le modèle d'une entente sur l'aptitude, acquise de lettre en lettre, à savoir se lire et se comprendre. Il est, selon Mme de Sévigné, des causeries qui seraient entièrement ridicules avec les autres (31 décembre 1670). Ou encore, comme l'écrit Roland Barthes à propos du discours amoureux dans l'essai qu'il lui consacre, à l'entrée « La lettre d'amour » : « Je n'ai rien à te dire, sinon que ce rien, c'est à toi que je le dis<sup>11</sup>. » Par-delà la distance, les détails dessinent les contours d'une intimité qui prolonge celle effectivement vécue (sans quoi nombre d'éléments de la correspondance seraient illisibles), mais qui surtout en recompose une nouvelle, par l'échange épistolaire.

On ne s'étonnera pas que le mot *bagatelle* puisse quelquefois qualifier des cadeaux, comme cet éventail dont la marquise parle en des termes qui ressemblent à ceux qu'elle emploie pour parler des bagatelles qu'elle lui mande :

Mon éventail est donc venu bien à propos. Ne l'avez-vous pas trouvé joli ? Hélas ! Quelle bagatelle ! Ne m'ôtez pas ce petit plaisir quand l'occasion s'en présente, et remerciez-moi de la joie que je me donne, quoique ce ne soit que des riens. (23 mai, p. 198)

Se donner de la joie, en donner ; mais aussi se donner dans les détails et espérer que la fille se donnera à travers eux en retour. Le détail propose le tout de soi et demande le tout de l'autre ; il est la forme privilégiée de l'absolu passionnel. Quel qu'il soit, il est un don, simple et luxueux en même temps, qui confère aux lettres leur langue substantielle. Pas une

<sup>11</sup> Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, coll. Tel quel, 1977, p. 187.

nouvelle, pas un petit récit, pas une baliverne qui ne rejoue et ne symbolise l'offrande maternelle primordiale. Mme de Sévigné nourrit sa fille de détails.

La marquise recrée ainsi par la lettre, et spécifiquement quand la lettre est narrative, la semblance d'une situation d'enfance ; celle qui attache une fille à sa mère quand elle lui raconte des histoires. Car le détail en est souvent l'occasion : il ne se contente pas d'animer une relation, il peut donner le point de départ de l'anecdote ou l'organiser à partir de l'effet de chute qu'il est justement à même de condenser. La logique des récits dépend presque toujours, chez Mme de Sévigné, de détails qui tiennent en haleine, font sourire, étonnent, émeuvent la destinataire, tous ces affects de la lecture remontant en fin de compte à l'intention pathétique qui préside à l'écriture.

Le détail est, sous tous ses aspects, radicalement investi par la subjectivité (un subjectivème). Il en est le lieu et la mère s'y fait reconnaître. De deux façons, au moins : par l'intimité qu'elle retranscrit, n'hésitant pas même à l'exhiber sans pudeur ; mais aussi par sa manière propre de détailler le quotidien et les événements, et donc par l'originalité radicale que la lettre en retire. Cette sollicitation du détail entre par excellence dans ce que l'on appellera le *style*, ou la *voix* de l'épistolière. Sa touche s'adapte exactement au désir de dire les choses comme siennes. D'autant que les détails possèdent – tous les exemples l'ont montré – la somme des qualités d'enjouement que la marquise aime retrouver dans les lettres et qu'elle s'attache à exploiter elle-même. Car, au-delà de leurs différences de statut, ils concourent au naturel et au sentiment d'improvisation, néanmoins esthétiquement contrôlé par la volonté d'écrire agréablement. Ils sont idéaux pour ménager les petits coups de théâtre narratifs que goûte la marquise, ils donnent de la vivacité à la plume, ils aident à resserrer l'expression et à affiner son acuité ; ils s'ajustent alors à la tendance épigrammatique du style de la marquise. Ils facilitent encore les discordances, les glissements d'un genre à l'autre, d'un ton à l'autre, comme on l'a vu avec l'incendie chez les Guitaut. Tout en enveloppant toute chose d'un air de vérité, ils apportent la plus-value du tour littéraire, discrètement mais visiblement affiché.

À l'effet de réel qui les traverse s'ajoutent donc un effet de sujet et un effet de sujet dans l'écriture, c'est-à-dire une signature. Ainsi l'apparente hétérogénéité interne des lettres, que les lanterneries encouragent, est une question qui ne se pose pas, même si la marquise juge parfois son écriture rapsodique ; elle ne se pose pas dans la mesure où la cohérence de chaque envoi vient de ce qu'un sujet en assume le détail et s'y retrouve. La correspondance est la somme des détails qui imposent et légitiment le texte. Texte dont l'opération d'écriture est constamment renforcée par ses bagatelles alors qu'on aurait pu croire qu'elles lui étaient contraires. Leur présence un peu risquée pour la correspondance amène la marquise à régulièrement les commenter, à s'expliquer et à se justifier. Nous avons interprété ces précautions comme une gêne ou plus sûrement comme un badinage, elles correspondent aussi au souhait qu'a la marquise de faire revenir l'écriture sur elle-même, redoublant ainsi le rapport spéculaire des détails vis-à-vis du texte.

Car le détail désigne déjà en lui-même l'acte de l'écriture : il ne va pas directement au référent, il s'arrête sur la matérialité textuelle dont il est un des constituants les plus précieux. Les éléments *des* lettres (qui appartiennent aux lettres et en quelque sorte les recouvrent) supposent une réalité extérieure dont ils sont les médiateurs et, en même temps, ils impliquent une autre réalité, l'écriture, dont ils activent la puissance émotive, entrecroisant la souffrance et le plaisir. La lettre n'est en effet pas seulement une surface de représentation de

l'existence, une bouffée de réel, elle est le fruit de sa transformation à laquelle œuvrent les détails. Toute vérité factuelle, même la plus élémentaire comme la pluie ou le vent, est enrichie par son transfert dans l'écriture et par l'ébranlement du temps présent qu'elle provoque ; quant à raconter en détail, n'est-ce pas d'abord mettre l'accent sur la jubilation de raconter ?

Reste qu'il ne faudrait pas opposer la transitivité référentielle des détails et leur intransitivité scripturaire, car ce sont bien ces deux qualités qui jouent ensemble et produisent, ce qu'on appellera à la suite de Roland Barthes, du « romanesque sans le roman ».

La question fut de faire passer pour une mauvaise couche la meilleure qui fut jamais, et un enfant qui se portait à merveille, pour un enfant mort. Ce fut une habileté qui coûta de grands soins à ceux qui s'en mêlèrent, et qui ferait fort bien une histoire de roman. J'en ai su tout le détail, mais ce serait une narration infinie. (28 juin, p. 228)

Ce roman, la marquise ne l'écrit pas, puisqu'elle écrit des lettres ; mais elle écrit justement des lettres qui, par leurs détails, par la promotion de l'accessoire, évoquent le roman sans en avoir la forme. Ce qu'il reste du roman dans les lettres ou plutôt ce que du roman les lettres réinventent, c'est le romanesque : « le romanesque », écrit Roland Barthes, « est un mode de notation, d'investissement, d'intérêt au réel quotidien, aux personnes, à tout ce qui se passe dans la vie », une « écriture de la vie »<sup>12</sup>. Roland Barthes voit dans le romanesque le travail du désir et de l'imagination dans leur rapport à la réalité. Il évalue la notion, ainsi que l'écrit Marielle Macé<sup>13</sup>, comme une modalité affective d'observation du réel, une inscription du *pathos*, et finalement un désir d'écriture : « à la fois imaginer et improviser, bref fantasmer, c'est-à-dire produire du romanesque sans construire un roman<sup>14</sup> ».

Par exemple, qu'est-ce que le chocolat dans la correspondance ? Il est une de ces *realia* grâce auxquelles le corps des choses peut, dans les lettres, se transmettre sensiblement ; il est, par son retour, une légère obsession, un thème de la correspondance dont la marquise entretient le feuilleton hygiénique incluant jusqu'à ses coliques, et qu'elle tourne presque en une histoire d'amour ou d'amitié contrariée (« Le chocolat n'est plus avec moi comme il était », 15 avril, p. 147) ; le chocolat est encore une parcelle de quotidien liée à une anecdote au goût étrange : « La marquise de Coëtlogon prit tant de chocolat, étant grosse l'année passée, qu'elle accoucha d'un petit garçon noir comme le diable, qui mourut » (25 octobre, p. 341).

Ce « romanesque sans le roman » passe, pour Barthes toujours, par la création d'embryons narratifs, de zones textuelles locales<sup>15</sup>, épisodes, figures du discours amoureux, on ajoutera, comme Barthes le fait lui-même, détails, et pour Mme de Sévigné, de surcroît, lanternes, bagatelles, tout le magasin d'accessoires de la correspondance, tout ce que l'on rangera ultimement sous la catégorie générale de l'incident pour dire que c'est le plus important des lettres, en ce qu'il est le portrait du désir d'écrire :

<sup>12</sup> Roland Barthes, « Vingt mots-clés pour Roland Barthes », dans *Œuvres complètes, op. cit.*, t. III, p. 327 ; *Le Grain de la voix : entretiens 1962-1980, op. cit.*, p. 124.

<sup>13</sup> Marielle Macé, « Barthes "romanesque" », art. cité.

<sup>14</sup> Roland Barthes, *L'Obvie et l'Obtus*, Paris, Seuil, 1982, p. 257.

<sup>15</sup> Voir Marielle Macé, « Barthes "romanesque" », art. cité.

Ce qui est raconté, ce n'est pas une aventure, ce sont des *incidents* : il faut prendre le mot dans un sens aussi mince, aussi pudique que possible. L'incident, déjà beaucoup moins fort que l'accident (mais peut-être plus inquiétant) est simplement *ce qui tombe* doucement, comme une feuille, sur le tapis de la vie : c'est ce pli léger, fuyant, apporté au tissu des jours ; c'est ce qui peut être à *peine* noté : une sorte de degré zéro de la notation, juste ce qu'il faut pour pouvoir écrire *quelque chose* [...] tout ce plein dont l'attente semble le creux<sup>16</sup>.

Aussi, l'accessoire de la lettre doit-il être relu comme ce qu'il y a de plus important en elle, parce que l'existence s'y joue ou mieux s'y rejoue essentiellement ; il est ce qu'il y a de plus précieux puisqu'il est, détail, lanternerie, baliverne, le portrait de son désir.

**Olivier Leplatre, Université Jean Moulin-Lyon 3 (GADGES)**

**Pour citer cet article :**

Olivier Leplatre, « 'Je ne vous ai épargné aucun détail' », *Connivences épistolaires. Autour de Mme de Sévigné (Lettres de l'année 1671)*, actes de la journée d'agrégation du 1<sup>er</sup> décembre 2012, éd. M. Bombart, Publications en ligne du GADGES (mis en ligne le 5 février 2013)

<http://facadeslettres.univ-lyon3.fr/recherche/gadges/publications/je-ne-vous-ai-epargne-aucun-detail--627675.kjsp>

---

<sup>16</sup> Roland Barthes, Préface à Pierre Loti, *Aziyadé*, Paris, Calmann-Lévy, 1987, p. iv.